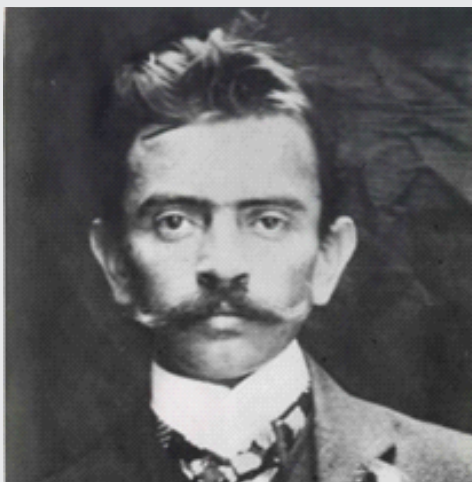


Ivan  
Cankar



*Images oniriques*

*Traduit du slovene  
par Florence Gacoin-Marks*

*Exemplaire de tradition  
Français*



LITTERÆ  
SLOVENICÆ

*Slovenian Literary Magazine*



Ivan  
Cankar

*Images  
oniriques*

*Extrait du roman*

*Traduit du slovene  
par Florence Gacoin-Marks*

TITRE ORIGINAL  
PODOBE IZ SANJ – LJUBLJANA: GENIJA, 2012

EDITION ET PUBLICATION  
ASSOCIATION DES ECRIVAINS SLOVENES  
LJUBLJANA 2020



« Ces *Images venues des rêves* ont été écrites pendant les années d'horreur 1914-1917. Aussi est-il compréhensible que bien des mots ne soient pas placés comme ils devraient l'être et que bien des mots soient dissimulés et effacés. Mais que tout reste en l'état, comme un miroir et un souvenir de ces temps si durs et à leur mémoire. »

Automne 1917.

Ivan Cankar



## Images oniriques

**J**e n'ai jamais eu de facilité à écrire ; mais ces derniers temps, chaque phrase que j'écris est presque une torture physique. Les choses extérieures, désagréables et tristes, ne sont pas seules à enchaîner ma main fatiguée et à pousser mes pensées vers le sol. Il est probablement vrai que les mots me viendraient plus facilement et joyeusement si... s'il y avait au moins un peu de soleil, si je pouvais, ne serait-ce qu'une fois, respirer à pleins poumons, libéré, je pourrais au moins une fois regarder devant moi et me regarder moi-même sans crainte, sans me voiler les yeux. Et pourtant, là n'est pas l'essentiel ; et je ne suis pas le seul d'entre nous qui pourrait se plaindre, si la honte ne l'en empêchait. C'est quelque chose de tout autre, de plus profond, de beaucoup plus douloureux qui a rendu mes paroles semblables à un bégaiement timide, presque incompréhensible, tel que ma pensée, au lieu de filer lumineuse vers l'azur, ne cesse de battre des ailes, sans savoir où aller et sans pouvoir se rendre nulle part.

Un jeune homme compose des vers, aligne les rimes ; et tout coule paisiblement, suivant un cours rectiligne, sans difficulté, comme allant de soi, et le résultat ressemble en tout point à un poème. Un doux tintement retentit à ses oreilles. D'où vient-il ? Comme le souvenir de quelque chose de beau, de chaud qui s'est passé... où, quand ? À voix basse, mystérieusement, s'élèvent des murmures, des bruissements, comme si des feuilles

étaient emportées par le vent... que signifient-ils ? Sans aucun doute, ils signifient quelque chose ; l'œil est embué, le cœur attendri par leur son. L'amour, l'attente, l'amertume... il y a des milliers de mots, sans nombre, toujours plus doux et toujours plus beaux ; ce sont des mots qui chantent tendrement... mais ils sont si étrangement lointains, comme chantés là-bas, quelque part de l'autre côté de la montagne, par la voix étouffée d'un autre, d'un homme inconnu, peut-être mort depuis bien longtemps. Pour lui, l'homme de l'autre côté de la montagne, ces mots étaient jadis des êtres vivants, au visage charnel et au sang chaud ; pour les autres, c'est un mystère sans voix ni forme, et il est en est de même pour cette jeune main qui les écrit en tremblant sur une feuille de papier entourée d'une bordure dorée. Un mystère sans forme ni voix, un mur couvert de rimes derrière lequel il y a la vie.

Mais un jour viendra l'heure – pas en un éclair, comme les illuminations venues du ciel, mais lentement, pas à pas, nuit après nuit, un pressentiment muet, qui rampe jusqu'à l'âme sans faire de bruit et qui n'est clair qu'au moment où on se retrouve nez à nez avec lui – et le jeune homme verra devant lui le mur inerte, peint de blanc, couvert de ses mots. Vexé et honteux, il se sentira semblable à un enfant jouant avec des cailloux de couleur et des mots empruntés, s'efforçant de construire une maison neuve ou peut-être même un temple. Et quand une prise de conscience amère l'assombrit, alors...

Alors, généralement, il se débarrasse de cette veste obscure, de cette prise de conscience glacée, et continue à écrire sur le mur, encore davantage et d'une écriture de plus en plus serrée. Il a l'impression que cette prise de conscience n'est qu'une faiblesse, qu'une défiance craintive envers lui-même qui affecte parfois l'homme



sans qu'il le sache, comme un coup de froid ou un rhume, et disparaît de la même façon. À partir du moment où il a guéri de ce coup de froid, il est fier de ses rimes et fait même preuve d'une grande susceptibilité les concernant, comme le fait, concernant sa vertu et son innocence, celui qui, quelque part au fond de lui, a conscience de sa culpabilité. D'un œil inquiet, il cherche où traquer l'incrédulité et la moquerie et, dans la rue, attrape les inconnus par la manche en leur disant : « Fais-moi confiance ou il t'en cuira ! » Il entrave son prochain, gêne le pèlerin, et pourtant il mérite la compassion, car c'est surtout pour lui-même qu'il est à la fois entrave et gêne.

Parfois, à l'heure de ce sombre pressentiment et de cette prise de conscience glacée, quelque chose de doucement beau, de très émouvant se produit : l'homme lit l'amoncellement de vers qu'il a écrits, sourit avec tendresse, mais aussi avec amertume, les noue avec un ruban rouge et les garde soigneusement au milieu des cahiers d'école et des lettres d'amour pour pouvoir un jour, lorsque les soirées seront longues et les nuits sans sommeil, les ressortir du tiroir d'une main tremblante et se mettre à penser auprès de ce papier jauni, de cette douce écriture arrondie... non pas aux rimes mais au tout jeune garçon qui les a écrits. Après avoir ainsi effacé son nom du mur, il s'engage, joyeux et résigné, sur ses véritables chemins, comme on le lui a ordonné depuis le début : il se rend dans tel ou tel bureau, dans tel ou tel atelier, dans l'amphithéâtre ou à la chaire, ou bien seulement à l'auberge, toujours dans le but d'obtenir la mesure de respect et de bonheur adéquate, méritée en conscience. Et il ne lui vient que rarement à l'idée, à peine encore sous l'emprise de quelque vin fort, d'écouter ces rimes que le vent printanier, lors des soirées douces, porte sur les ailes des papillons.

Or, est choisi entre tous, marqué parmi tous, celui qui entend comment répondent et chantent à ces beaux mots lointains et étrangers, depuis les tréfonds du cœur, d'autres mots entièrement nouveaux et entièrement à lui ; ils répondent en chantant d'une voix encore sourde, timide et hésitante, mais de plus en plus virile et distincte, de plus en plus lumineuse et sonore ; jusqu'à ce que toutes les autres lumières et toutes les autres voix ne sombrent dans leur son et leur lumière. Mais voilà qu'un miracle incroyable se réalise : les mots lointains, étrangers et incompréhensibles se sont mis à voler d'eux-mêmes sur le papier blanc, ils se sont gentiment rangés les uns derrière les autres et, sans le savoir, d'un seul coup, un poème a retenti, comme s'il était depuis longtemps déjà sur le papier, dans l'air et dans l'oreille ; de son côté, le nouveau mot, le mot qui nous est propre, refuse d'aller sur le papier, ne veut pas aller ni sur la langue ni sur la plume. Il est dans le cœur ; il y est clair, mature, il crie qu'il aimerait voir la lueur du matin ; mais il a grandi tout au fond, il va falloir l'arracher avec force, sans pitié, peu importe si le sang doit couler. Car il faut l'arracher, tel est l'ordre qu'on lui a donné, il ne peut y déroger ; il l'a reçu à l'heure précise où, dans son jeune cœur précocement éclos, un nouveau mot s'est manifesté pour la première fois ; à cet instant précis quand, à moitié en rêve, il a pour la première fois laissé échapper un cri depuis les profondeurs. C'est alors qu'une condamnation irrévocable a été prononcée à l'encontre de sa vie et de son existence : la condamnation à une souffrance n'ayant d'égal que le plaisir, comme une flamme dans une flamme.

Au début, les mots étaient comme de jeunes fleurs étendant leurs minces et tendres racines dans la terre meuble, toutes encore au souvenir de la rosée et du

soleil : elles ne sont pas difficiles à déraciner, pas le moindre soupir, presque pas de gouttes de sang quand une main joyeuse a cueilli la fleur pour l'attacher au chemisier d'une jeune fille. Cependant, les racines s'étendent plus profond dans la terre, toujours plus profond, elles ont déjà lacéré l'humus, déplacé les puissants rochers, elles se sont enchevêtrées et nichées en plein milieu d'un réseau vivant ; là où rêvaient auparavant d'humbles fleurs, des pins ténébreux se dressent désormais jusqu'au ciel – abats-les maintenant, arrache-les ! Un seul coup de hache éveillera dans la douleur et l'horreur toute la vaste et sombre forêt, un gémissement retentira dans les profondeurs de la terre elle-même. Le cœur se tord et se serre de douleur, se défend. Il préférerait se taire, mais il n'en a pas le droit ; alors même qu'il souffre, il doit annoncer sa douleur, parce que telle est la condamnation et tel est l'ordre qui lui est donné.

Chaque caverne, dans le grand habitacle du cœur humain, dispose de portes dérobées menant à une seconde caverne... et la seconde à une troisième... et ainsi de suite, encore et encore, indéfiniment, d'une chapelle à une autre, d'une prison à une autre, d'un mystère à un autre ; tous les escaliers, si sombres et escarpés soient-ils, débouchent sur d'autres escaliers, encore plus sombres et escarpés, d'un gouffre à un autre, d'une obscurité à une autre. Bien des fois, l'homme a l'impression d'avoir déjà ouvert la porte de la dernière caverne, d'être déjà en haut du dernier escalier et de regarder un fond que personne n'a jamais vu avant lui ; cette pensée est audacieuse et défaitiste à la fois, un signe de fatigue, l'ombre de cette main blanche et froide qui jadis lui caressait charitablement la joue et lui apportait la rédemption. Il y a des instants, parfois à peine conscients, où, en proie au doute, il aimerait sentir à nouveau cette main

charitable. « C'est ici que s'achève le voyage, je vais pouvoir me reposer ! » dit-il. Et regarde, voilà que là-bas, il y a encore des escaliers, des portes menant à un nouveau mystère... redresse-toi, vas-y, ne perd pas de temps ! « Le fond se trouve ici », dis-tu, « maintenant, tout va être dévoilé ! » – mais regarde là-bas, regarde les escaliers, lève-toi, descends dans le gouffre, dans la nuit ! Il aimerait se confier une fois qu'il aurait atteint le fond, le vrai fond ; de là, il aimerait pouvoir appeler à voix haute tous les hommes pour qu'ils puissent entendre de leurs propres oreilles et voir de leurs propres yeux – mais il n'y a pas de dernier fond, il n'y a pas de dernier mot décisif et salvateur une fois pour toutes, personne ne l'a encore entendu, ni prononcé ; tout n'est qu'une errance et un voyage, un pèlerinage infini dans les catacombes silencieuses du cœur.

L'existence que vit ce pauvre corps sous le soleil sonore n'est qu'un pâle reflet, une image floue de cette autre vie verrouillée à l'intérieur de toi et moi. Une image floue qui dissimule et déforme le vrai visage de l'homme plus qu'elle ne le dévoile. Tu as l'impression de connaître ton prochain jusqu'à la moelle, tu l'as vu aux noces et aux enterrements ; et voilà qu'il profère un mot sans s'en rendre compte, dans la peur, dans l'urgence, dans une joie surnaturelle – et voilà que se tient face à toi quelqu'un de tout autre, un étranger que tu n'as jamais rencontré auparavant, un homme qui te ressemble, qui ressemble à tous et à personne. Seul celui qui ne craint rien, qui, désireux de trouver l'ultime vérité, aura été fouillé au tréfonds de lui-même, verra se dévoiler à lui toutes les images et s'ouvrir les catacombes enfouies dans le cœur de son frère.

Le pèlerin erre sans repos dans ces cavernes secrètes, descendant des escaliers obscurs sombrant dans les

abîmes. Il y voit, entassés, des trésors insoupçonnés, il y voit encore plus d'horreurs sans apparence ni nom ; Il est parfois heureux au point de vouloir chanter des louanges jusqu'aux cieux, souvent triste à fondre en larmes, à genoux. Mais quand il rentre de son long voyage tout empli de connaissances et s'avance parmi les gens pour leur raconter tout ce qu'il a vu, sa langue reste immobile, les mots ne veulent pas sortir de sa bouche. Et ce qu'il finit par extraire de sa gorge en se faisant violence, en bégayant et murmurant, parce qu'il lui est impossible de garder le silence, est à peine un souvenir de ce qu'il a vu de ses propres yeux.

Il n'a pas peur, le pèlerin, non, il n'a pas peur de se confier ouvertement – et d'ailleurs, qu'aurait-il à craindre ? Il sait bien, lui, qu'à l'heure même où il errait dans les cavernes et les escaliers de son cœur, il marchait aussi, une lumière allumée à la main, dans les temples verrouillés de son prochain, de chacun et de tous ; partout où il s'avançait, il n'avait pas besoin de frapper, car les portes s'ouvraient grandes à la seule vue de son regard avide et chaleureux ; et partout où ses yeux se posaient, il était chez lui. Il sait bien, lui, que, dans ces profondeurs muettes, tous les hommes sont des frères, comme nulle part ailleurs, pas même à l'église. Il sait bien, lui, que les murs entre eux s'effondreraient comme s'ils étaient en cendre s'ils venaient un jour, pour un instant, à se regarder depuis le plus profond de leur être. Devant la maison se tient une foire ; là, il y a des brocanteurs, des vendeurs à l'étal, des Tsiganes, des voleurs ; de tous côtés et dans tous les sens, jaillit la stupidité, crachote l'envie, crache la haine ; mais quand la foire touche à sa fin et que les brocanteurs, les vendeurs à l'étal, les Tsiganes et les voleurs s'enferment tous à clé dans leur cabane, la vraie, celle qui est située

à près de deux cents mètres en dessous du lieu de la foire. Ils ont tous disparu ; seul un homme demeure ; et cet homme est bien haut dans ses pensées, noble, dénué de mauvais sentiments et d'hypocrisie, pur, altruiste, totalement dévoué à son amour universel qui lui fait êtreindre fort dans ses bras chaque créature de Dieu. Le pèlerin sait tout cela, et c'est la raison pour laquelle il n'a pas peur de se confier ouvertement en son nom et au nom de son prochain.

Il n'a pas peur, mais il a honte. L'homme n'a pas honte des péchés immondes et gluants qu'il a accumulés au cours de la foire ; il n'en a pas honte, comme s'ils étaient tout naturellement pendus à sa veste et qu'il pût déjà s'en débarrasser en chemin. Mais il a honte de la pure beauté qu'il conserve enfermée à double tour à l'intérieur de lui et qui est restée intacte au beau milieu des turpitudes de la foire, sans avoir été éclaboussée par les mares et les flaques, par les grossièretés et les jurons. C'est cette beauté qui lui fait honte. Il préférerait manifestement mettre à nu son corps de pécheur plutôt qu'ouvrir à son frère au moins une fente étroite, la porte menant à la réserve où brûle la pure lumière qu'il avait lui-même allumée en un temps de solitude. Il prend bien soin que personne n'apprenne l'existence de la chapelle où il conserve ses douleurs les plus saintes, ses joies les plus silencieuses, l'innocence de sa jeunesse, son action la plus noble, peut-être la seule de sa longue vie... Il a honte de tout ce qu'il y a de plus beau, mais la chose dont il a le plus honte, c'est l'amour.

Toi, pèlerin, tu ne dois pas avoir honte ! Toi, pèlerin, les cieux t'ont donné l'ordre de regarder ce que les autres ne peuvent pas regarder, de dire ce que les autres ne peuvent pas dire. Tu n'as pas le droit de verrouiller les portes, pas même celles que tu n'ouvres toi-même

que d'une main tremblante. Si tu es attiré par la lumière qui émane d'un gouffre sans fond, tu dois y descendre sans hésitation ni crainte pour rapporter la lumière aux hommes. Bien des fois, tes mots sont maladroits et lourds, se cachent, ont peur comme un enfant timide face à des inconnus ; bien des fois, tu détournes la tête, baisses les yeux, parce que toi, surtout toi qui parle à voix haute, tu as honte de l'amour. Mais chaque mot que tu aurais tu par honte te brûlerait le cœur à jamais ; et toi, oh, pèlerin, tu connais bien cette douleur !... Souviens-toi d'elle, ta mère qui est dans la tombe ! Dis-moi si tu ne ramperais pas, tes genoux nus à même la terre, pour la déterrer de tes propres mains pour lui dire ce que tu n'as pas voulu lui dire alors qu'elle pouvait encore t'entendre ? Ne serait-ce qu'un mot peut-être, un seul, que ta honte orgueilleuse et ton avarice de cœur t'ont fait taire ? Souviens-toi aussi des autres, si nombreux, qui ne t'entendent plus et ne t'entendront jamais, alors qu'ils attendaient de ta part des mots qu'ils souhaitaient entendre et que tu ne leur as pas donnés ! Ne garde pas le silence, si tu ne veux pas ensuite clamer tes regrets à des tombes sourdes et appeler du tréfonds de ton malheur quand le vent éparpillera tes paroles par les forêts et les champs !...

Pourquoi mes mots sont-ils brusquement devenus si lourds, remplis de larmes, comme arrachés douloureusement à mon cœur étreint par l'effroi !...

Cette nuit, j'ai vu une grande tombe allant des montagnes jusqu'à la mer. Il y avait un mort couché à l'intérieur, si lumineux et beau que les étoiles ébahies ne cessaient de le regarder. Sur le visage de celui qui était couché dans la tombe, une infinie douleur s'était fixée comme pétrifiée ; sur ses lèvres, les pauvres, tremblait le dernier reproche : « Mon fils, énumère-moi les heures

où tu m'as regardé avec dévouement, où tu as pensé à moi avec amour ! Dis la parole juste et chaleureuse que tu m'as donnée, du plus profond de toi, donne-moi avec elle une goutte de vie vivante. Montre les larmes que tu as versées à cause de moi, montre-moi le sang que tu as versé en mon nom ! Tes mains sont vides ; viens t'allonger auprès de moi, il reste encore assez de place ! »

Oh, mon Dieu, ce n'était qu'un rêve... – il est encore temps, oui, il est encore temps. –



## Le capitaine

**D**epuis assez longtemps déjà, mes rêves et, donc, les rêves de tout homme se sont vus, doter d'un visage tout à fait neuf, parfaitement spécial. Ce ne sont plus des divagations, des brumes furtives qui se mélangent sans but ni cause pour finir par s'évaporer totalement. Ce ne sont plus ces rêves que l'homme voit avec stupeur le matin, les yeux endormis et un demi-sourire sur les lèvres, avant de les balayer d'un revers de main en s'écriant, presque en colère : « Que le diable vous rapporte là où il vous a pris ! » – ces rêves qui roulent ensuite, d'une manière aussi effroyable que comique, dans l'abîme, comme les lutins se cachent dans la forêt aux premières lueurs du jour. Les rêves que je fais à présent, moi, et que tu fais également, toi, sont l'ombre de la vérité vraie ; certes, les formes s'y trouvent affreusement agrandies, très étrangement déformées et tordues, mais la vérité reste malgré tout, on la reconnaît tout de suite et le cœur est triste.

C'était un froid matin d'automne, les brumes traînaient dans la vallée, rampant sur les flancs escarpés des montagnes, tandis que, sur les sommets, la première neige tombée pendant la nuit blanchissait dans les premières lueurs de l'aube. Le ciel était limpide ; il se rappelait encore la neige de minuit et les étoiles glacées du matin, mais il attendait déjà le soleil.

Je regardais par la fenêtre ; cette fenêtre n'avait jamais encore été lavée, aussi regardai-je comme à travers

un voile, et pourtant je distinguais tout ce qui se passait devant moi ; les voix étaient si claires, elles aussi, dans cet air pur du matin, que j'entendais et comprenais chacune des paroles prononcées. La cour était couverte d'une épaisse couche de poussière noirâtre qui s'était transformée pendant la nuit en une boue grasse ; et c'est précisément cette poussière qui recouvrait aussi les toits bas des baraquements et les feuilles fanées du noyer qui se tenait, solitaire, au milieu de la cour ; sous ce noyer, un soldat tenait par le mors un cheval sellé qui soufflait et tremblait de froid et d'agitation.

La compagnie se tenait debout sur une longue rangée, prête à partir dans l'heure sur le champ de bataille. Les hommes semblaient être de pierre, aucun œil ne clignait ; les corps élancés ployaient légèrement sous le poids des lourds sacs à dos. Jamais auparavant il ne m'avait été donné de voir en un même lieu autant de jeunesse et de beauté. Tous les visages étaient encore très jeunes, presque enfantins, et tous étaient frais, comme lavés par la rosée et la lumière de l'aube ; la rosée lui-sait aussi dans leurs yeux qui regardaient autour d'eux comme s'ils venaient de contrées lointaines, de beaux rêves ; or, tous fixaient sans bouger le capitaine qui, d'un pas lent, indifférent, marchait de long en large devant la rangée immobile.

Le capitaine était de fort grande stature, dominant d'une tête toute la compagnie ; il était enveloppé dans un large manteau noir d'où dépassaient, en bas, deux jambes très longues et minces ; dans sa main encore gantée, osseuse et crochue, il tenait une canne sur laquelle il s'appuyait quand il marchait. Comme il était tout le temps tourné vers ses troupes, je ne voyais pas son visage. Un pas derrière lui, un jeune adjudant le suivait, levant parfois les yeux timidement comme on

le fait quand on souhaiterait fuir et que l'on se sent impitoyablement enchaîné.

Encore une fois, le capitaine recommença son inspection. Il s'arrêta devant le numéro un de la rangée, un grand jeune homme mince qui le fixait de ses yeux noirs et ternes. Le capitaine s'approcha tout près de lui.

« Comment t'appelles-tu ? »

Le jeune homme dit son nom et je fus alors frappé au plein cœur de mon âme : je te connais, toi, jeune et beau garçon ! Toi qui, rêveur, fixes le grand avenir, le cœur rempli d'espoir ! Un homme parmi ses comparses, un enfant docile au milieu des vieux sages ! Une branche vivante sur l'arbre ; si on venait à la scier, c'est l'arbre lui-même qui en serait meurtri !

Le capitaine continua à lui poser des questions :

« As-tu un père chez toi ? »

« Je n'en ai plus ! »

« Et combien de frères et sœurs ? »

« Je n'en ai pas ! »

« Est-ce que, au moins, ta mère est encore en vie ? »

« Ma mère est encore de ce monde ! »

Et une lueur s'alluma dans ses yeux mornes.

C'est alors que le capitaine leva sa canne, toucha de son bout en métal le torse du jeune homme et fit signe à l'adjudant debout derrière lui. Ce dernier sortit de sa manche de quoi écrire et, d'une main tremblante, inscrivit le nom du jeune homme. Et le jeune homme blêmit.

Le capitaine passa devant le second homme sans le regarder ; il s'avança vers le troisième et le regarda attentivement. C'était un garçon joyeux, loquace et tapageur, fameux chanteur apprécié des jeunes filles. Son visage était sain et rond, derrière ses oreilles s'enroulaient des boucles de cheveux blonds comme les blés, ses yeux bleus chantaient à voix haute, ses lèvres rouge foncé s'arrondissaient en un gentil sourire.

« As-tu une fiancée chez toi ? » demanda le capitaine.

« Oui, mon capitaine ! »

Ses yeux chantaient encore plus fort, le chant portait jusque dans le lointain lumineux.

Le capitaine leva sa canne, l'adjudant écrivit. Et le chant s'éteignit dans ses yeux clairs.

Ainsi, le capitaine poursuivait lentement ses pas devant la longue rangée ; il inspectait, interrogeait, choisissait les hommes. Parfois, il en laissait partir deux ou trois, d'autres n'avaient pas même droit à un regard, parfois, il notait le nom de cinq ou six à la suite. Et il me semblait choisir à dessein et avec discernement les plus forts et les plus beaux.

Il arriva au bout de la rangée, leva pour la dernière fois sa canne, et fit demi-tour. C'est alors que je vis son visage et mon cœur se tut d'un coup. Ce visage n'avait ni peau ni chair, à la place des yeux, deux profondes cavités étaient creusées, de longues dents acérées ricanaient au-dessus de sa forte mâchoire décharnée. Le capitaine avait pour nom Mort.

« Allons-y... en marche ! »

La compagnie fit brusquement demi-tour et se mit en marche d'un pas ferme en direction du brouillard en contrebas. Le capitaine chevauchait devant eux ; bien haut, au-dessus du brouillard, s'élevait son manteau noir. —

---

## Enfants et vieillards

Les enfants avaient coutume de parler entre eux avant d'aller dormir. Ils s'asseyaient sur le large poêle et se racontaient tout ce qui leur passait par la tête. Au travers des fenêtres embuées, l'obscurité du soir regardait à l'intérieur de la pièce, les yeux emplis de rêves, de tous les coins montaient des ombres silencieuses qui apportaient avec elles de bien étranges histoires.

Ils se racontaient ce qui leur passait par la tête, mais ils n'avaient dans la tête que de belles histoires, tissées de chaleur, d'amour et d'espoir. L'avenir tout entier n'était qu'une longue fête lumineuse ; entre Noël et Pâques, nul mercredi des Cendres. Là-bas, derrière le rideau bigarré, la vie tout entière s'écoulait en silence, vacillante et palpitante, d'une lumière à l'autre. Les paroles étaient un murmure à demi compréhensible ; aucune histoire n'avait ni début, ni forme distincte, aucune fable n'avait de fin ; parfois, les quatre enfants parlaient en même temps sans se gêner les uns les autres ; tous avaient le regard perdu dans cette si belle lumière céleste où chaque mot était sonore et vrai, où chaque histoire avait son propre visage, vivant et net, où chaque histoire avait une fin magnifique.

Les enfants se ressemblaient tant entre eux qu'on ne pouvait, dans le noir, différencier le visage du plus jeune, le petit Tonček, âgé de quatre ans, de celui de l'aînée, Lojzka, âgée de dix ans. Tous avaient des visages

menus et de grands yeux rêveurs, écarquillés, perdus en eux-mêmes et dans le lointain.

Ce soir-là, quelque chose d'inconnu, venu de contrées étrangères, avait posé sa main violente sur la lumière céleste, avait donné un grand coup au milieu des fêtes, des histoires et des contes. Un courrier avait annoncé que leur père était « tombé » à Laško. « Tombé ». Quelque chose d'inconnu, de nouveau, d'étranger, de complètement incompréhensible s'était posté devant eux, se tenait debout là-bas, haut et large, mais dépourvu de visage, d'yeux, de bouche. Cette chose ne s'apparentait à rien ; ni à la vie tapageuse devant l'église et sur la route, ni à cette obscurité chaude sur le poêle, ni aux contes. Elle n'avait rien de joyeux, mais n'avait rien de spécialement triste non plus ; parce que c'était quelque chose de mort, une chose qui n'avait ni yeux laissant transparaître dans leur regard pourquoi et d'où elle venait, ni bouche pour le dire avec des mots. La pensée se tenait face à cette gigantesque apparition, pauvre et craintive comme face à un épais mur noir, sans pouvoir avancer. Elle s'était approchée du mur, s'était arrêtée là et s'était tue.

« Et maintenant, quand va-t-il revenir ? » demanda Tonček d'un air pensif.

Lojzka le toisait d'un regard irrité :

« Comment veux-tu qu'il revienne, puisqu'il est tombé ? »

Tous se taisaient, ils se tenaient tous les quatre devant un épais mur noir et ne voyaient pas ce qu'il y avait de l'autre côté.

« Moi aussi, je partirai à la guerre ! » lança soudain Matijče, âgé de sept ans, comme s'il venait d'attraper d'une main agile la pensée adéquate, tout ce qu'il fallait dire.

« Tu es trop petit ! » lui fit remarquer Tonček, le petit de quatre ans qui ne portait pas encore de pantalon.

Milka, la plus frêle et fragile de tous, enroulée dans le châle trop grand de sa mère, de sorte qu'elle ressemblait à un baluchon de voyage, demanda d'une voix faible et douce, comme sortant de dessous une ombre :

« Dis, Matijče, c'est comment, la guerre ?... Raconte une histoire ! »

Matijče expliqua :

« La guerre, c'est quand les gens s'égorgeant avec des couteaux, se coupent en deux avec des sabres et se tirent dessus avec des fusils. Plus tu en égorges et plus tu en coupes, mieux c'est, personne ne te dit rien ; parce que ça doit être ainsi. C'est la guerre. »

« Mais pourquoi égorger et couper ? » demanda Milka, la petite fille toute chétive.

« Pour l'empereur ! » dit Matijče, et les autres se turent. Dans le lointain, quelque chose de puissant, illuminé par la gloire, venait d'apparaître devant leurs yeux voilés. Ils ne bougeaient pas, le souffle osait à peine sortir de leur bouche ; comme à l'église, lors de la grande bénédiction.

Ensuite, Matijče éleva de nouveau sa main rapide pour attraper sa pensée, peut-être pour dissiper des deux côtés le silence qui s'étalait lugubrement au-dessus d'eux.

« Moi aussi, je partirai à la guerre... je partirai me battre contre l'ennemi ! »

« Et comment est-il, cet ennemi... est-ce qu'il a des cornes ? » demanda tout à coup la voix fluette de Milka.

« Bien sûr... Comment pourrait-il être un ennemi, sinon ? » affirma Tonček d'une voix sérieuse et presque en colère.

Matijče non plus ne connaissait pas la réponse à cette question.

« Je pense qu'il en a ! » dit-il lentement, mais en butant malgré tout sur les mots.

« Comment ça, il aurait des cornes... c'est un homme comme nous ! » s'exclama Lojzka avec mauvaise humeur ; mais ensuite, elle réfléchit et ajouta : « Il n'a pas d'âme, c'est tout ! »

Après un long temps de réflexion, Tonček demanda :

« Qu'est-ce qui arrive si un homme tombe à la guerre... comme ça, à la renverse ? »

Il montra comme l'homme était tombé.

« Ils le massacrent... jusqu'à la mort ! » lui répondit calmement Matijče.

« Papa m'a promis de me rapporter un fusil ! »

« Comment veux-tu qu'il te le rapporte, puisqu'il est tombé ! » lui répondit Lojzka d'un ton brusque.

« Et ils l'ont massacré... jusqu'à la mort ? »

« Jusqu'à la mort ! »

Les huit jeunes yeux, écarquillés, fixaient morne-ment et craintivement l'obscurité... fixaient quelque chose d'inconnu, d'incompréhensible au cœur et à l'intelligence.

Dans le même temps, le grand-père et la grand-mère étaient assis sur le banc devant la maison. La dernière leur rouge du crépuscule brillait derrière les feuillages sombres du jardin. C'était une soirée silencieuse ; seuls s'élevaient depuis l'étable de longs pleurs rauques et étouffés ; la jeune mère était sans doute allée donner à manger aux animaux.

Les deux vieux étaient assis, tout courbés, étroitement serrés l'un contre l'autre, la main dans la main, comme cela n'était pas arrivé depuis longtemps ; ils regardaient la lueur rouge du soir, les yeux sans larmes et sans dire un mot. —



## La peur

**T**rois hommes étaient assis autour d'une table ; l'un d'eux était bossu, le deuxième boiteux et le troisième était idiot.

L'idiot se mit à chanter d'une belle voix claire :

« Qu'est-ce qu'ils peuvent contre nous – contre nous – contre nous. – »

Le bossu versa du vin dans son verre et servit également les deux autres avant de dire au boiteux :

« Alors que je nous verse à boire, j'ai l'impression que nous trois, nous ne devrions pas être assis à cette table. Pas même dans le coin. Dans l'entrée ou par terre, c'est là qu'est notre table, en réalité ! »

Le boiteux balaya des yeux la pièce qui était sourde et muette.

« Restons là tant que l'auberge est totalement vide ! »

C'est alors que le bossu baissa la tête.

« Elle est trop vide ! Je n'ai jamais aimé ce genre de pièces où l'on entend neuf fois ses propres paroles. Quand j'étais enfant, j'avais déjà peur, lorsque j'étais seul, même en plein jour. J'étais saisi d'une impression : la porte va finir par s'ouvrir, tout doucement, sans faire de bruit, même la poignée ne tintera pas ; et quand elle sera grand ouverte, quelqu'un entrera dans la pièce – mais qui ? »

« Qui ? » demanda par en dessous le boiteux d'une voix morne après s'être tourné inconsciemment vers la porte.

« C'est bien cela le pire – qui ? La peur n'existerait pas si l'homme savait qui et comment est l'épouvantail, cette apparition qui attend devant la porte de poser la main sur la poignée pour se faufiler dans la pièce. La peur est une maladie qui crée dans le cœur solitaire de bien étranges images jusqu'au jour où il finit par leur prêter forme humaine. Il y a juste une impression, celle d'avoir affaire à quelque chose d'inconnu et de non humain ; c'est pourquoi l'homme meurt de peur parce qu'il doit mourir ; comment pourrait-il vivre au milieu des gens bruyants, alors qu'il a déjà posé ses yeux dans l'au-delà ? »

L'idiot regardait fixement devant lui, les yeux vides, et ne cessait de chanter :

« Qu'est-ce qu'ils peuvent contre nous – contre nous – contre nous. – »

Le boiteux le désigna de la main en souriant.

« Lui aussi, il a déjà regardé de l'autre côté ! Sais-tu ce qui lui est arrivé alors qu'il était encore enfant ? Un jour, il était seul à la maison, dans une grande pièce, et l'obscurité s'était déjà complètement installée ; les autres étaient partis à un mariage quelque part pour satisfaire leur curiosité. L'enfant s'était recroquevillé dans un coin et regardait la nuit se faufiler vers lui sur la pointe des pieds, toujours plus près. C'est alors que le voisin, l'oncle Šimen se souvint de lui et se hâta de mettre au point pour lui une plaisanterie tout à fait spéciale. Il chercha une citrouille creuse, y creusa des yeux et une bouche et attacha une bougie allumée à l'intérieur. Il se mit la citrouille sur la tête, puis se couvrit d'un long drap blanc et sortit ainsi dans le couloir. Sans faire de bruit et très lentement, il ouvrit la porte, l'ouvrit en grand, se tenant debout, sur le seuil, grand et terrifiant, sans dire un seul mot. Et il reparti comme il

était venu, en refermant derrière lui sans faire de bruit et très lentement. Arrivé dehors, il éteignit la bougie, jeta la citrouille et le drap et revint dans la pièce, tout joyeux et exubérant. 'Eh bien, Mihec, qu'est-ce que tu as à rester tout seul comme ça, caché dans un coin ? Aurais-tu peur ?' L'enfant ne dit rien, se serre contre le mur, tremblant de tout son corps et claquant des dents. 'Eh bien, Mihec, pourquoi trembles-tu ? C'est moi, l'oncle Šimen !' L'enfant se tait. Sa langue pouvait encore se délier, mais son intelligence n'avait pas encore pointé le bout de son nez... A-t-il posé les yeux dans l'au-delà lorsqu'il a vu l'oncle Šimen avec sa citrouille et son drap ? »

« Oui, lui aussi, il a posé ses yeux dans l'au-delà... il a eu de la chance de le faire si tôt ! », répondit le bossu, pensif et triste. « Et encore, il n'a pas vu l'oncle Šimen ! Même si ce dernier avait tout de suite ôté sa citrouille et son drap en riant à gorge déployée alors qu'il se tenait devant lui, l'enfant n'aurait pas cru que l'apparition n'en était pas une, que ce n'était que l'oncle Šimen déguisé. Car, à l'instant même où la porte s'est ouverte en grand et que les deux yeux rouges se sont mis à briller devant lui, il a vu ce que son propre cœur craintif avait créé dans sa solitude... Il a bien de la chance ! Lui, il chante... nous, nous ne le pouvons pas, parce que nous n'avons pas vu l'oncle Šimen ! »

Avec un étrange sourire, qui n'avait rien de joyeux, le boiteux se tourna vers la fenêtre ; la nuit tombait.

« J'ai l'impression que cela se rapproche déjà ! »

« Moi aussi ! » s'exclama le bossu. « La peur dans mon cœur me l'annonce. Si seulement on pouvait aller quelque part pour fuir la solitude, le silence ; mais on ne peut pas ; l'homme porte cette solitude sur lui, quel que soit le lieu où le guident ses pas... Les entends-tu ? »

Dehors, on entendait des chants et des cris de joie qui se rapprochaient. Ils passèrent devant la maison et se perdirent de l'autre côté de la colline. L'idiot laissa échapper un cri et sauta pour atteindre la fenêtre, mais le boiteux le retint brutalement par la manche, le forçant à s'asseoir sur une chaise.

« Tais-toi, dénaturé... tu n'as pas honte ? »

Le bossu baissa la tête et cacha ses yeux dans la paume de ses mains.

« Ils vont peut-être voir la mort dès demain... mais la mort n'est pas un épouvantail, ce n'est pas une apparition qui se faufile discrètement dans un couloir sombre ; elle avance devant l'homme sans voile, grande et claire, pour le prendre dans ses bras... Ils vont peut-être endurer d'horribles souffrances, mais la souffrance n'est pas... »

« N'est pas l'oncle Šimen avec sa citrouille creuse sur la tête et son drap sur les épaules ! » dit le boiteux.

« Toi, malheureux, tu ne verras pas la mort en face comme ces gars qui crient dehors... Elle sortira un jour en rampant, silencieuse et laide, de dessous ton lit, semblable à un épouvantail. Tu n'éprouveras pas la souffrance. Tu es un rebut, un maudit, tu restes assis dans sa solitude, regardes vers la porte et attends en tremblant qu'apparaisse ce qui doit apparaître ! Cet épouvantail inconnu est déjà dans ton cœur et il sera bientôt incarné... La porte n'est-elle pas juste entrebâillée ? J'ai l'impression que le froid de la nuit s'est mis à souffler. »

« C'est déjà près de nous, je te dis, c'est déjà dans le couloir », dit le boiteux qui venait de sursauter. « Et toi, mon petit Mihec, tu n'as donc pas peur, toi ? Tu ne crains donc pas que vienne à présent, dans toute sa puissance, ce qui te regardait avec ses yeux brillants et... »

L'idiot eut un large sourire et chanta de sa voix retentissante :

« Qu'est-ce qu'ils peuvent contre nous – contre nous – contre nous. – »

Dans le lointain, depuis la vallée, on pouvait entendre un chant entonné en chœur :

« Oh, ce tambour militaire... »

Dans la pièce, la nuit épaisse se densifiait, au point qu'on ne pouvait plus distinguer aucun visage.

Le bossu et le boiteux se turent. –

## Fin

J'ai été pris d'une terrible fatigue, sombre et lourde, descendant sur mon âme comme le couvercle sur un cercueil.

J'étais assis seul dans ma chambre glacée, obscure. Mon corps était un cadavre mort ; dans mon cœur, toutes les portes venant à la vie, à la joie et à la tristesse étaient verrouillées, et il n'y avait plus même de souvenirs. Tout était loin, loin derrière, avait sombré dans le vide et le froid.

Dehors, quelqu'un frappa à la porte. Comme le fait le gardien de prison venu chercher le condamné pour l'accompagner dans son dernier voyage. Je savais qui était dehors, je crois même que j'attendais cet hôte, celui-là et personne d'autre.

« Ave ! »

Doucement, solennellement, la porte s'ouvrit et je la vis, debout sur le seuil, la Mort faite juge. Elle était enveloppée dans un manteau noir et portait un large chapeau à plumes sur la tête. Mon cadavre faible et pourtant si lourd se leva pour saluer l'hôte comme il convenait.

Quand il s'assit à table, il ne déposa pas son chapeau à plumes, s'enveloppa encore plus étroitement dans son manteau et me regarda calmement et intensément, de ses yeux profonds et fixes. Je me dirigeai avec peine vers le coin pour faire bouillir l'eau du thé que je voulais lui offrir. Et je sentis que ses yeux me suivaient pas à pas,

calmes et fixes, interrogateurs, jusque dans le tréfonds de mon âme. Et quand le thé fut prêt, j'apportai la bouilloire sur la table, y posai également deux tasses et m'assis en face de mon hôte. Je le servis d'une main tremblante, mais l'hôte ne toucha pas à sa tasse. Ses bras osseux étaient immobiles, fermement croisés sur sa large poitrine, les flammes dans les cavités sous son front étaient sombres et silencieuses.

« Bois ! » lui dis-je en poussant la tasse dans sa direction.

Il ne réagit pas.

Une horreur glacée s'écoulait paresseusement et lentement de mon cœur vers mon visage pour revenir à mon cœur et finir par étreindre étroitement tout mon pauvre torse. Le silence dans la pièce était tel qu'il criait jusqu'au ciel ; et de toute mon âme je souhaitais et j'attendais que l'hôte noir prît la parole, même si ces mots devaient être les derniers et les plus terribles.

Et la Mort prit la parole ; sa voix était grave et profonde, presque douce.

« Homme, dis-moi, comment as-tu vécu ? Pour qui vis-tu ?! »

Je tremblais dans ma peur et mon insignifiance ; je ne répondis pas, car je ne connaissais pas la réponse.

Alors, la Mort prit la parole à ma place et dit... de la même voix sourde et voilée qu'auparavant, semblable au chant de la cloche vespérale derrière les brumes lointaines.

« J'ai fait une moisson grandiose, j'ai fauché dans les champs sans fin où l'homme lui-même avait semé. Cette moisson a été si longue, du matin jusqu'au soir et encore du soir au matin, que ma main est restée sans force et la faux s'est émoussée. Sur le chemin longeant le champ, tu t'es avancé, toi, et tu as regardé de côté

la servante noire de Dieu. Tu as été pris de pitié pour tel ou tel épi doré qui est tombé ; à demi par peur, à demi par vaniteuse hypocrisie, tu as versé une fausse larme sur untel ou untel, sur Milavc, Valenčič, Berce et sur quelques autres ; et pourtant, tout ce temps, tu n'as pensé qu'à toi. Tu n'as pensé à rien d'autre ! Il ne t'est même pas venu à l'idée que ces épis dorés, coupés et fagotés, n'étaient pas morts mais que, au contraire, il donnerait naissance à des milliers de vies ! Il ne t'est même pas venu à l'idée qu'aucune larme n'a jamais été versée en vain, qu'aucune goutte de sang n'a jamais coulé en vain ; il ne t'est même pas venu à l'idée que la mort est une mère et que le menuisier des cieux fabrique en même temps le lit de mort et le berceau. Tu n'as accordé aucune importance à tout cela, tu n'as pensé qu'à toi, tu as eu peur pour toi-même, parce que tu avais à l'esprit le jugement dernier et que ce jugement t'effrayait ! Tu craignais qu'on te demande : pourquoi as-tu vécu, homme, pour qui vis-tu ? Dis-le-moi maintenant, à cette heure qui est celle du jugement dernier et de la consécration, à cette heure où je viens te chercher pour t'emmener avec moi pour ton dernier voyage – qui appelleras-tu à l'aide, à qui demanderas-tu de t'assister dans la souffrance et de te défendre devant le juge intègre ? »

En disant ces mots, la voix de la Mort faite mère était dominatrice et dure, et toute mon âme, tout mon pauvre, mon humble moi était le prisonnier enchaîné de ses yeux, de ces flammes ténébreuses.

Je poussai un cri ; il jaillit alors du plus profond de mon corps mourant :

« Mère ! »

Tout aussi silencieuse et obscure était la flamme dans ses yeux ; mon âme, qui se tordait d'horreur, sentait se



poser sur elle le souffle glacé émanant de sa bouche. Et dans cette douleur, dans cette prise de conscience *ante mortem*, je me mis à crier :

« Patrie ! »

La flamme dans ses yeux était plus douce, plus claire, on y voyait se réveiller la compassion et la rédemption. Mais mon hôte ne bougea pas, mon juge ne consentit ni à me répondre ni à me relâcher.

C'est alors que, dans son horreur et sa douleur, mon cœur se fendit en deux pour donner ce qui lui restait encore :

« Dieu ! »

À cet instant précis, à ce mot, je me réveillai délicieusement d'une longue et terrible maladie. À côté de moi, près d'une tasse de thé, était assise la sainte salvatrice ; elle me tenait par la main en souriant comme une mère sourit à son enfant guéri.

Son nom était : Vie, Jeunesse, Amour. –

---

# *Litteræ Slovenicæ* 1991–2020

1991, Issue 79 (XXIX/1)

**Contemporary Slovene Short Stories** (English)

**Authors:** Drago Bajt, Andrej Blatnik, Branko Gradišnik, Drago Jančar, Uroš Kalčič, Jani Virk, Tomo Virk, Aleksander Zorn

1992, Issue 80 (XXX/1)

**Intellektuelle über Slowenien heute** (interviews and essays, German)

**Authors:** Drago Bajt, Ines Cergol Bavčar, Andrej Brvar, Milan Dekleva, Boris A. Novak, Boris Pahor, Jože Pogačnik, Denis Poniž, Marjan Rožanc, Dimitrij Rupel, Tomaž Šalamun, Marjan Tomšič, Aleksander Zorn

1993, Issue 81 (XXXI/1)

**Cuentos eslovenos contemporáneos** (short prose, Spanish)

**Authors:** Drago Bajt, Andrej Blatnik, Igor Bratož, Lev Detela, Drago Jančar, Milan Kleč, Mart Lenardič, Lela B. Njatin, Boštjan Seliškar, Jani Virk, Tomo Virk

1993, Issue 82 (XXXI/2)

**Contemporary Slovenian Literature in Translation** (Bibliographies)

1994, Issue 83 (XXXII/1)

**La poésie slovène contemporaine** (poetry, French)

**Authors:** Aleš Debeljak, Alojz Ihan, Brane Mozetič, Boris A. Novak, Jure Potokar, Tomaž Šalamun, Uroš Zupan.

1994, Issue 84 (XXXII/2)

**Prežihov Voranc: The Self-Sown & Passion above the Principle.** Two Short Stories (English)

1995, Issue 85 (XXXIII/1)

**Vilenica Desetnica 1986-1995** (selection of prose and poetry, English/German/Italian/French/Spanish)

1995, Issue 86 (XXXIII/2)

**Edvard Kocbek** (selected poetry, English)

1995, Issue 87 (XXXIII/3)

**Poesía eslovena contemporánea** (poetry, Spanish)

**Authors:** Aleš Debeljak, Milan Dekleva, Alojz Ihan, Milan Jesih, Kajetan Kovič, Svetlana Makarovič, Brane Mozetič, Boris A. Novak, Jure Potokar, Tomaž Šalamun, Dane Zajc, Uroš Zupan

1996, Issue 88 (XXXIV/1)

**Rudi Šeligo: ABBA. Auswahl aus Novellen** (short prose, German)

1996, Issue 89 (XXXIV/2)

**Nouvelles slovènes** (short prose, French)

**Authors:** Andrej Blatnik, Berta Bojetu, Andrej Capuder, Drago Jančar, Vladimir Kavčič, Feri Lainšček, Lela B. Njatin, Boris Pahor, Jani Virk

1997, Issue 90 (XXXV/1)

**Contemporary Slovenian Drama** (English)

**Authors:** Evald Flisar, Drago Jančar, Dušan Jovanović, Ivo Svetina, Rudi Šeligo, Dane Zajc

1997, Issue 91 (XXXV/2)

**Kajetan Kovič: Poems** (English/German/Spanish/Italian)

1998, Issue 92 (XXXVI/1)

**Žarko Petan: Aphorisms** (English/French/German/Italian)

1998, Issue 93 (XXXVI/2)

**Srečko Kosovel: Integrals** (poetry, English)

1999, Issue 94 (XXXVII/1)

**Veno Taufer: Poems** (English/French/German/Italian/Spanish/Swedish)

1999, Issue 95 (XXXVII/2)

**Nove poetas eslovenos contemporáneos** (poetry, Portuguese)

**Authors:** Aleš Debeljak, Kajetan Kovič, Svetlana Makarovič, Brane Mozetič, Boris A. Novak, Tomaž Šalamun, Veno Taufer, Dane Zajc, Uroš Zupan

2000, Issue 96 (XXXVIII/1)

**Dane Zajc: Scorpions. Selected poems / Scorpions. Poèmes choisis** (poetry, English/French)

2000, Issue 97 (XXXVIII/2)

**The Slovenian Essay of the Nineties** (English)

**Authors:** Aleš Berger, Andrej Blatnik, Aleš Debeljak, Milan Dekleva, Niko Grafenauer, Alojz Ihan, Andrej Inkret, Drago Jančar, Dušan Jovanović, Miran Košuta, Marjan Rožanc, Tomo Virk, Uroš Zupan

2001, Issue 98 (XXXIX/1)

**Lojze Kovačič: Fragmente der Wirklichkeit / Fragment de la réalité** (prose, German/French)

2001, Issue 99 (XXXIX/2)

**Современная словенская проза, поэзия, драма** (prose, poetry and drama, Russian)

**Authors:** Andrej Blatnik, Aleš Debeljak, Evald Flisar, Drago Jančar, Dušan Jovanović, Uroš Kalčič, Lojze Kovačič, Kajetan Kovič, Marko Kravos, Tone Kuntner, Svetlana Makarovič, Boris A. Novak, Maja Novak, Tone Pavček, Tomaž Šalamun, Rudi Šeligo, Veno Taufer, Dane Zajc, Uroš Zupan

2002, Issue 100 (L/1)

**Ten Slovenian Poets of the Nineties** (poetry, English)

**Authors:** Primož Čučnik, Jurij Hudolin, Miklavž Komelj, Barbara Korun, Taja Kramberger, Peter Semolič, Brane Senegačnik, Lucija Stupica, Aleš Šteger, Uroš Zupan

2002, Issue 101 (L/2)

**Feri Lainšček: Instead of Whom Does the Flower Bloom** (novel, English)

2003, Issue 102 (LI/1)

**The Key Witnesses: The Younger Slovene Prose at the Turn of the Millennia** (English)

**Authors:** Andrej Blatnik, Aleš Čar, Dušan Čater, Polona Glavan, Mohor Hudej, Tomaž Kosmač, Mart Lenardič, Andrej Morovič, Maja Novak, Jani Virk

2003, Issue 103 (LI/2)

**Boris A. Novak: The Master of Insomnia / Le maître de l'insomnie** (poetry, English/French)

2004, Issue 104 (LII/1)

**Tales Growing up into Secrets. An Anthology of Contemporary Slovene Youth Literature** (English)

**Authors:** Milan Dekleva, Mate Dolenc, Niko Grafenauer, Miroslav Košuta, Polonca Kovač, Feri Lainšček, Svetlana Makarovič, Marjana Moškrič, Desa Muck, Bogdan Novak, Boris A. Novak, Maja Novak, Slavko Pregl, Andrej Rozman-Roza, Primož Suhodolčan, Peter Svetina, Janja Vidmar, Dane Zajc, Lenart Zajc, Dim Zupan, Vitomil Zupan, Bina Štampe-Žmavc

2004, Issue 105 (LII/2):

**Dane Zajc: Fuoco e cenere** (poetry, Italian)

2005, Issue 106 (XLIII/1)

**Fragments from Slovene Literature. An Anthology of Slovene Literature** (prose, poetry and drama, English)

2005, Issue 107 (XLIII/2)

**Glas v telesu: tri slovenske pesnice / La voix dans le corps: Trois poétesse slovènes / The Voice in the Body: Three Slovenian Women Poets**

(poetry, Slovene/English/French)

**Authors:** Meta Kušar, Maja Vidmar, Erika Vouk

2006, Issue 108–109 (XLIV/1–2)

**On the Airwaves. An Anthology of Contemporary Slovene Radio Plays** (English)

**Authors:** Andrei Hieng, Saša Vuga, Pavel Lužan, Vladimir Kocjančič, Frane Puntar, Rudi Šeligo, Franček Rudolf, Igor Likar, Goran Gluvič, Andrej Blatnik, Lojze Kovačič, Milan Jesih, Metod Pevec, Feri Lainšček, Evald Flisar, Ervin Fritz, Matjaž Kmecl, Tanja Viher, Peter Semolič, Vinko Möderndorfer

2007, Issue 109 (XLIV/1)

**Milan Dekleva: Slepa pegica časa / Blind Spot of Time** (poetry, Slovene/English)

2007, Issue 111 (XLV/2)

**Tales Growing up Into Secrets. An Anthology of Contemporary Slovene Youth Literature** (reprint, English)

2007, Issue 112 (XLV/3)

**A Lazy Sunday Afternoon. A Collection of Short Stories by Slovene Writers Born after 1960** (English)

**Authors:** Norma Bale, Matjaž Brzlc, Nejc Gazvoda, Nina Kokelj, Miha Mazzini, Lela B. Njatin, Lili Potpara, Sebastijan Pregelj, Veronika Simoniti, Irena Svetek, Dušan Šarotar, Damijan Šinigoj, Suzana Tratnik, Orlando Uršič, Janja Vidmar, Lenart Zajc

2007, Issue 113 (XLV/4)

**Andrej Skubic: Fužine Blues** (novel, English)

2007, Issue 114 (XLV/5)

**Vlado Žabot: The Succubus** (novel, English)

2007, Issue 115 (XLV/6)

**Slavko Grum: An Event in the Town of Goga** (drama, English)

2008, Issue 116–117 (XLVI/1–2)

**Svetlana Makarovič: Samost / Aloneness / Alleinsein** (poetry, Slovene/English/German)

2008, Issue 118–119 (XLVI/3–4)

**Feri Lainšček: Muriša** (novel, English)

2008, Issue 120–121–122 (XLVI/5–6–7)

**The Dark Side of the Mountain. A Collection of Genre Short Stories** (English)

**Authors:** Maja Novak, Miha Mazzini, Jani Virk, Gorazd Trušnovec, Vinko Möderndorfer, Andrej Morovič, Milan Kleč, Zlatko Zajc, Marijan Pušavec, Mate Dolenc, Tomaž Kosmač, Aleš Čar, Edo Rodošek, Lenart Zajc, Mojca Kumerdej

2009, Issue 123 (XLVII/1)

**Decameton. Dieci poeti sloveni contemporanei** (poetry, Italian)

**Authors:** Cvetka Bevc, Ivan Dobnik, Maja Vidmar, Cvetka Lipuš, Miha Obit, Primož Čučnik, Lucija Stupica, Jurij Hudolin, Miklavž Komelj, Andrej Hočevar

2009, Issue 124–125 (XLVII/2–3)

**Boris Pahor: A Difficult Spring** (novel, English)

2009, Issue 126 (XLVII)

**Milan Jesih: Стихи / Pesmi** (poetry, Russian)

2009, Issue 127 (XLVII)

**Ivo Svetina: Scheherezade. Una opera occidental-oriental, 1988** (drama, Spanish)

2010, Issue 128 (XLVIII)

**Tomaž Šalamun: Ko vdre senca / When the Shadow Breaks / Lorsque l'ombre force** (poetry, Slovene/English/French)

2011, Issue 129 (XLIX)

**Mate Dolenc: Sea at Eclipse** (novel, English)

2011, Issue 130 (XLIX)

**Lojze Kovačič: Basel. Drittes Fragment** (novel, German)

2011, Issue 131–132 (XLIX)

**Šestnajst slovenskih pesnic / Szesnaście poetek słoweńskich** (poetry anthology, Slovene/Polish)

Authors: Alja Adam, Miriam Drev, Kristina Hočevar, Stanka Hrastelj, Alenka Jensterle Doležal, Barbara Korun, Taja Kramberger, Vida Mokrin-Pauer, Ana Pepelnik, Katja Plut, Barbara Pogačnik, Jana Putrle Srdič, Lucija Stupica, Nataša Velikonja, Maja Vidmar, Lučka Zorko

2012, Issue 133 (L)

**Evald Flisar: Tres obras de teatro** (drama, Spanish)

2012, Issue 134 (L)

**Marjan Tomšič: Südwind. Geschichten slowenischer Ägypterinnen** (short prose, German)

2013, Issue 135 (LI)

**Maja Novak: Die Katzenpest** (novel, German)

2013, Issue 136 (LI)

**Zorko Simčič: El hombre a ambos lados de la pared** (novel, Spanish)

2014, Issue 137 (LII)

**Katarina Marinčič: Trois** (short prose, French)

2014, Issue 138 (LII)

**Marjan Rožanc: Of Freedom and God** (essays, English)

2015, Issue 139 (LIII)

**Davorin Lenko: Körper im Dunkeln** (novel, German)

2015, Issue 140 (LIII)

**Vinko Möderndorfer: Wie im Film** (youth novel, German)

2016, Issue 141 (LIV)

**Gabriela Babnik: La Saison sèche** (novel, French)

2016, Issue 142 (LIV)

**Josip Murn: Lonesome Poplar Tree: Selected Poems** (poetry, English)

2017, Issue 143 (LV)

**Kristina Hočevar: Auf den Zähnen Aluminium, auf den Lippen Kreide**  
(poetry, German)

2017, Issue 144 (LV)

**Veronika Simoniti: Teufelssprache** (short prose, German)

2018, Issue 145 (LVI)

**Ivan Cankar: Images from Dreams** (short prose, English)

2018, Issue 146 (LVI)

**Jana Putrle Srdić: Diese Nacht kommen Käfer aus der Erde gekrochen**  
(poetry, German)

2019, Issue 147 (LVII)

**Jure Jakob: Werkstückchen** (poetry, German)

2019, Issue 148 (LVII)

**Sebastijan Pregelj: A Chronicle of Forgetting** (novel, English)

2020, Issue 149 (LVIII)

**Veronika Dintinjana: Gelb brennt der Forsythienstrauch** (poetry, German)

2020, Issue 150 (LVIII)

**Nataša Kramberger: Blackberry Heaven** (novel, English)

La collection paraît sans interruption depuis mai 1963  
(sous le nom du Livre slovène entre 1963 et 1990,  
puis sous le nom de Litteræ Slovenicæ).

*Coordonnées de l'éditeur*

Društvo slovenskih pisateljev (DSP)  
Tomšičeva 12, SI-1000 Ljubljana  
Phone: +386 1 251 41 44, Fax: +386 1 421 64 30  
Adresse électronique :dsp@drustvo-dsp.si  
<http://www.drustvopisateljev.si/en/>



Volume subventionné par l'Agence nationale du livre (JAK).



Co-funded by the  
Creative Europe Programme  
of the European Union

This project has been funded with support  
from the European Commission.

This publication reflects the views only of the author,  
and the Commission cannot be held responsible for any use which  
may be made of the information contained therein.

Toute reproduction, distribution, modification, adaptation, retransmission ou  
publication, totale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de cette œuvre  
est strictement interdite sans l'accord écrit de l'éditeur.